Arnaud Villani offre dans son *Histoire critique de la philosophie occidentale* (trilogie parue aux Belles Lettres) une relecture à la fois audacieuse, poétique et profondément incarnée de notre tradition philosophique. Son projet ne se contente pas de retracer systèmes et doctrines : il en sonde la dynamique intime, les fractures fondatrices et leurs effets sur notre manière d'habiter le monde. Au cœur de sa critique se trouve l'identification d'un « long et profond égarement » : la philosophie occidentale a été le théâtre d'une rupture majeure entre deux modes de pensée. D'un côté, la pensée-mouvement, dynamique, attentive aux relations, à la multiplicité et aux métamorphoses du réel. De l'autre, la pensée-substance ou pensée-forme, rigide, hiérarchique et centrée sur les concepts purs, les entités formelles et figées. Cette scission, initiée par Socrate et Platon puis amplifiée « d'accentuation en accentuation, d'emphase en emphase », a instauré une dichotomie manichéenne privilégiant systématiquement un terme au détriment de l'autre : le ciel contre la terre, l'esprit contre le corps, l'abstraction contre le sensible. La métaphysique a fait de la Terre un lieu d'exil et du corps une faute, ouvrant la « voie royale ménagée au seul concept » et conduisant à la relégation et la haine du corps, du sensible et du terrestre.

Villani révèle comment cette évolution procède d'un imaginaire renversé. À l'origine, les dieux étaient enracinés dans les montagnes, dans la pesanteur bienfaisante de la Terre - la montagne comme « cadeau de la nature », lieu sacré porteur d'une force chtonienne. Avec le monothéisme et l'idéalisme, ce lien s'est rompu : la montagne s'est métamorphosée en symbole d'une transcendance oppressive, devenant « concept, puis disparition du concept vers une transcendance à jamais répressive ». Le divin s'est réfugié dans un au-delà sans corps ni visage, écrasant l'humanité sous le poids d'un « regard externe et impossible à concrétiser ». Ce processus a fait disparaître l'imaginaire heureux où la Terre était compacité et secret pour la gestation, et le ciel, libre envol vers les astres. L'homme, perdant son lien avec le monde sensible, a commencé à se penser sous le regard d'un Dieu absent, dans un ciel sans épaisseur, livré à l'ombre d'une transcendance répressive. La pensée-mouvement, libre, ambiguë, métamorphique, s'est figée en pensée-forme : hiérarchique, dogmatique, séparée du réel.

Sa critique s'étend particulièrement au monothéisme et au christianisme, analysés comme des forces de répression du multiple, du corps et de la nature. Le passage d'un polythéisme valorisant la diversité et la matérialité à un monothéisme abstrait et transcendant a engendré une pensée dualiste, hiérarchique et souvent violente, accompagnée d'un refoulement du féminin et du matériel. Villani pointe notamment les contradictions de la doctrine de l'Incarnation - cet « immense oxymore » de la formule *fides quaerens intellectum* - et l'« embarras proprement philosophique » d'un christianisme qui perpétue la haine du corps alors même que l'Incarnation est censée lui donner un sens majeur. Cette spiritualisation excessive a conduit à une déconnexion d'avec le monde sensible, au profit d'une Idée ou d'un Dieu inaccessible et répressif. Le corps a été soit nié, soit considéré comme un obstacle à l'élévation spirituelle, plutôt que comme une source de connaissance et de sagesse.

Face à cette tradition, Villani propose une réhabilitation radicale du corps comme « grande raison » - non pas un simple enveloppe ou un obstacle à la pensée, mais un lieu où s'éprouve et se comprend le monde de manière sensible et concrète, un vecteur d'intelligence capable de dialoguer avec la nature et de percevoir des vérités que la raison abstraite ignore ou rejette. Cette conception s'inscrit en faux contre le dualisme corps/esprit hérité de Platon et renforcé par le christianisme. Villani critique la tradition occidentale qui a séparé l'homme de son environnement, faisant de la nature un objet à dominer ou à exploiter. Le corps devient le médiateur entre l'homme et le cosmos : marcher, sentir le vent, l'eau, la terre, c'est entrer en relation avec une réalité que la pensée conceptuelle ne peut saisir seule. Cette approche s'inspire de sa propre expérience de « déambulation naturelle », où le corps devient le pont entre l'homme et le monde. Il invite à repenser le corps et l'esprit comme indissociables, et à voir dans le corps une dimension essentielle de l'existence humaine, porteuse de sens et de valeur, à la fois lieu de souffrance et de joie, de limite et d'ouverture au monde.

L'ambition de Villani est ainsi de rouvrir ce monde clos, de réconcilier la philosophie avec la sensibilité, la matière, la lumière et le devenir. Il revendique une forme de « paganisme pensant » où la nature, la terre, la féminité créatrice retrouvent leur dignité métaphysique. Pour lui, la philosophie ne doit plus être le domaine d'une abstraction pure mais un art du corps et de la vie, un art du lien. Son originalité ne réside pas seulement dans cette critique décapante de la tradition, mais aussi dans son plaidoyer pour une alternative, une « lutte amoureuse de

contraires » : un retour à une « intelligence du cœur » et une pensée-mouvement qui accepte la multiplicité, l'ambiguïté et l'hésitation métamorphique, une invitation à marier les contraires - « corps et mots, sensibilité et idéalité, terre et ciel » - reconnaissant l'homme comme un habitant des deux domaines, un pont entre eux, et un élargissement du champ philosophique intégrant les « esprits inventifs et poètes (artistes, peintres, architectes, cinéastes, hommes de science…) ».

Villani refuse ainsi la séparation entre philosophie, poésie et art. Pour lui, la pensée doit être vécue, incarnée, et le style est un vecteur essentiel de la vérité philosophique. Il défend l'idée que le philosophe est aussi un « artiste de la pensée », et que la beauté, la sensibilité et l'émotion sont des dimensions indissociables de la réflexion. L'art - peinture, poésie, danse - devient une façon de célébrer et de comprendre le corps dans toute sa complexité. Son œuvre se présente comme une « histoire critique » de la philosophie occidentale, mettant en évidence les conflits, les guerres d'idées, et les choix politiques et religieux qui ont façonné notre héritage intellectuel. Il ne se contente pas de décrire l'évolution des systèmes philosophiques : il en révèle les enjeux de pouvoir, les exclusions - notamment des femmes et de la nature -, et les conséquences sur notre rapport au monde, une forme de violence intellectuelle et politique. Il montre comment cette disjonction est à l'origine des crises écologiques et existentielles contemporaines, car elle a instauré une pensée coupée du réel, privilégiant l'abstraction au détriment de l'expérience concrète et sensible.

L'originalité du regard de Villani tient à cette alliance rare de rigueur savante et d'inspiration poétique. Son écriture se déploie dans une langue imagée, où philologie, mythologie, géopoétique et phénoménologie se mêlent pour recomposer un imaginaire cosmique : celui d'un univers traversé d'énergies, d'échanges, de résonances. C'est pourquoi son écriture ne se contente pas de décrire : elle fait vivre la pensée dans la chair même des mots. Villani ne condamne pas la tradition occidentale ; il la ressaisit dans le drame spirituel qui l'a façonnée, cette tension entre l'aspiration à l'absolu et la perte du monde. Son écriture ne dénonce pas, elle réconcilie. Ce n'est pas un système qu'il propose, mais une manière de penser à nouveau depuis l'immanence, depuis la vie même. Il ne s'agit plus de commenter la philosophie, mais de la rendre à sa source vive. En cela, Villani réinvente le geste du philosophe : non plus le constructeur de doctrines, mais l'arpenteur du monde, celui qui écoute le souffle de la terre et le murmure du ciel. Sa pensée s'adresse à ceux qui pressentent que la vérité n'est pas dans les hauteurs abstraites, mais dans la vibration du réel, dans la chair même du monde - là où la pensée, enfin, retrouve son corps. Se sentant « christien » plutôt que chrétien, Arnaud Villani cherche à retrouver la sagesse et la bienveillance qu'il trouve exemplaires dans la figure de Ieshoua/Jésus - « un grand penseur » dont le seul Évangile auquel il peut souscrire est celui de Thomas, lequel affirme : « Mon royaume est de ce monde ».